

DES RITALS AUX BLACKS

Les migrations clandestines à travers les Alpes ne datent pas d'aujourd'hui. J'en sais quelque chose, puisque mon propre père l'a fait et me l'a souvent raconté. Il ne vous aura pas échappé que je suis d'origine italienne. Les deux noms de ville dont j'ai le plus entendu parler dans mon enfance, ce n'était pas Paris ni Rome. Non, c'était Bardonecchia et Modane. Bardonecchia, la dernière ville italienne, et Modane, la première ville française. Deux noms magiques qui incarnaient le sésame d'une nouvelle vie.

Mon père est arrivé en France en 1948. Comme des dizaines de milliers de Ritals, il était venu reconstruire la France en tant que maçon. Il tente une première fois d'arriver en train, mais se fait refouler. Il revient, toujours à Bardonecchia, et passe cette fois à pied la montagne, avec d'autres Italiens guidés par un passeur. Entre la traversée de mon père et celle des migrants actuels, quels sont les différences et les points communs ?

Des différences, il y en a : les Ritals n'avaient pas de carte routière, ni la moindre idée des lieux, et se trouvaient à la merci totale des passeurs. Alors que les migrants actuels ont des téléphones et peuvent communiquer en permanence avec leurs potes. C'est un peu plus d'autonomie, tout de même. Mais il y a surtout un gros point commun : hier

comme aujourd'hui, ils sont tout aussi mal équipés contre le froid. Ils ont des GPS et la 4G, mais des chaussures tout aussi pourries.

Un autre point commun, c'est l'errance. Mon père n'avait aucune idée de l'endroit où aller, et il a fallu le hasard d'une rencontre pour le mener aux mines de Saône-et-Loire. Les migrants d'aujourd'hui sont soumis à la même loterie.

Cela dit, la grande différence, c'est qu'il y avait nettement plus de boulot à l'époque. Mon père racontait qu'*« il suffisait de montrer ses mains pour être embauché. Si on avait des mains de travailleur avec de la corne, on trouvait du travail »*. Et pourtant, bien qu'il y ait du boulot pour tout le monde, les Ritals de l'après-guerre n'étaient pas mieux accueillis, en se faisant traiter de « macaronis qui viennent manger le pain des Français ».

Si on fait le bilan, il y a plus de points communs que de différences entre les migrants d'hier et ceux d'aujourd'hui. À mon hôtel de Bardonecchia, le veilleur de nuit n'aime pas les Africains, car, dit-il, *« ils nous regardent bizarrement »*. Quand je lui rappelle que les Italiens ont aussi migré massivement par le même chemin, il change aussitôt de sujet. Comme quoi, il faut oublier ses propres migrations pour mieux stigmatiser celles des autres,

A. F.